

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 20 (1918)

Artikel: Pourquoi?
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POURQUOI?

Le 30 juillet, au moment où je quittais Zurich pour aller passer les vacances à Lausanne, nous vivions tous sous la menace de la grève générale. On disait, à la vérité, que la Suisse romande n'obéirait guère au comité d'Olten; mais sait-on jamais où s'arrêtera la contagion d'un mouvement social? Partout, les paysans étaient bien décidés à résister; mais, dans l'armée, pouvait-on compter sur la stricte obéissance de toutes les unités? A la veille de l'anniversaire patriotique du 1^{er} août, il y avait dans l'air une menace de guerre civile...

A mesure que le train se rapprochait de Lausanne, je sentais l'angoisse diminuer autour de moi et en moi-même; dans les regards et dans les pensées se reflétait la lumière plus sereine du paysage; c'était la détente. A Lausanne même plusieurs amis m'interrogèrent, non sans quelque malice, sur ce fait évidemment inattendu: la Suisse romande, si „turbulente“, à l'adresse de laquelle on tenait naguère sous vapeur (à Zurich) des trains militaires, garde aujourd'hui son sang-froid, et c'est en Suisse allemande qu'on voit poindre des Soviets! Pourquoi cela?

Pourquoi? — Les raisons de ce phénomène me paraissent nombreuses; leur importance varie selon les milieux, selon les individus; énumérer ces raisons, c'est esquisser un chapitre de psychologie comparative, en touchant à la sociologie et à d'autres problèmes encore; ce sera aussi conclure à la nécessité de nous mieux connaître et de mieux équilibrer les qualités diverses de nos tempéraments divers.

Quiconque fait un voyage rapide de Genève à St-Gall, constate d'abord l'industrialisation progressive des régions parcourues; la prédominance du régime agricole se termine pour ainsi dire aux limites du canton de Berne, vers Langenthal; dès Olten c'est le régime industriel qui l'emporte, et les localités ne se comptent plus qui, naguère encore des villages, alignent aujourd'hui de longues façades de fabriques. Or chacun sait que l'industrie (du moins en sa forme actuelle) engendre le prolétariat et que l'agglomération des individus modifie leur psychologie. Aux salaires plus élevés s'opposent le renchérissement de la vie et la diminution du sens de l'économie; on sait qu'en général l'ouvrier gagne tout juste de

quoi vivre, qu'il est pour ainsi dire dans un engrenage fatal, sans élasticité et sans réserves, au grand détriment de sa personnalité. Un industriel américain, M. de Kay, l'a dit ici même en termes si éloquents que je n'ai pas à y insister. L'équilibre économique d'une famille ouvrière est à la merci d'un accident; et quelle série d'„accidents“ nous traversons depuis quatre ans!

Un fait mérite tout particulièrement notre attention: c'est que, dans une région industrielle, le ravitaillement, tel que la guerre nous l'impose, est très difficile. Dans une ville comme Lausanne, entourée d'une vaste campagne, il y a encore une quantité de contacts personnels entre le citadin et le paysan; il y a des transactions; le filet des prescriptions bureaucratiques a des mailles assez larges; et pourtant Lausanne a manqué de pommes de terre pendant plus d'un mois! On s'imagine dès lors la situation d'une ville telle que Zurich...; le peu de campagne y est déjà absorbé par des centres comme Winterthour, Oerlikon, Baden, Thalwil etc. Depuis six semaines, j'ai chaque jour l'occasion d'apprécier cette différence dans les possibilités de ravitaillement; elle est considérable; à elle seule elle explique déjà bien des choses. La gêne qui en résulte ne se limite pas au monde ouvrier, elle atteint aussi la bourgeoisie modeste et surtout les fonctionnaires, ce qui va nous amener à d'autres constatations encore.

L'industrie crée de nombreuses et de grosses fortunes. Tout en déplorant qu'elle fasse la part aussi modeste à l'ouvrier, et tout en souhaitant ici une réforme profonde, je suis de ceux qui estiment qu'une récompense est due à l'intelligence directrice, à l'initiative féconde. La prospérité de Zurich est le résultat d'un travail intense de *tous*; parmi les riches je n'y connais point d'oisifs, et j'admire l'usage qu'on y fait de la fortune; toutes les œuvres d'utilité publique, depuis la bienfaisance jusqu'à la science, y sont puissamment soutenues; il suffit de rappeler le résultat du „Don national“ et de le comparer avec les chiffres obtenus en d'autres cantons. Toutefois cette grande aisance d'une classe relativement nombreuse a le tort de s'étaler un peu trop dans le luxe des demeures, des toilettes, des jouissances multiples de la vie. En Suisse romande le luxe est plus discret; il prête moins à des comparaisons, parfois déplacées, mais toujours pénibles et dont l'effet est constant et profond.

L'exemple de la vie très large des riches ne froisse pas seulement le sens démocratique; il est encore contagieux et contribue au malaise des classes peu aisées. Chaque fois que je reviens en Suisse romande, j'y retrouve avec joie, sous l'élégance, une simplicité plus réelle et plus générale, et par là plus de solidité dans les assises, et plus de solidarité dans les rapports sociaux. Plusieurs de mes étudiants, auxquels la mobilisation a fait connaître le Tessin, y ont eu une véritable révélation. Le Latin jouit beaucoup plus de la vie, en se créant beaucoup moins de besoins; il est plus près de la nature; le climat et la lumière y aidant, il se fait une philosophie que l'homme du Nord ne connaît guère.

Dans le Nord, la vie, plus ordonnée, est moins élastique; plus riche en commodités matérielles, elle est plus riche aussi en soucis; elle est moins ingénieuse. Qu'on veuille bien y réfléchir: même dans le domaine intellectuel, artistique, les jouissances relèvent plus ou moins de l'ordre matériel; un petit orchestre ambulant, à la rue de Bourg, donne du plaisir à tous les passants, fait entrer un peu de joie par toutes les fenêtres, tandis qu'un concert à la Tonhalle impose une sélection; les jolies filles de la place St-François sont plus démocratiques que les mannequins envoyés de Paris à Zurich; et la causerie, si facile en pays romand, vaut mieux que les plus doctes conférences.

Faites la somme de tous ces détails quotidiens de la vie et vous comprendrez que le contact personnel entre les diverses classes sociales est beaucoup plus familier et plus continu au Sud que dans le Nord; — et sans vouloir diminuer la valeur des grandes théories sociales, je crois qu'il faudrait reconnaître aussi la très grande importance de ce contact personnel. Lors des récentes manifestations de femmes à Zurich, plusieurs ont déclaré être irritées non pas tant par la différence des fortunes que par le *ton* qu'on adopte à leur égard, ce ton protecteur et distant qui est une offense à la dignité humaine. Le Vendredi 14 juin au soir, un hasard m'a amené à devoir traverser un groupe compact de Jungburschen qui manifestaient violemment; sauf la première seconde du heurt, je déclare n'avoir été nullement molesté, et nous avons même causé au milieu des vociférations qui me rappelaient telles heures de ma jeunesse.

Entendons-nous bien: je ne demande pas qu'on *prenne* un ton familier et bon enfant; je désire qu'on *ait* enfin, en Suisse, un

sens des choses plus démocratique. Comment donc ? Ne sommes-nous pas le pays de la démocratie ? Depuis bien des années j'ai toujours dit ici que nous avons la démocratie *politique*, mais qu'il nous manque la démocratie *sociale*. Ce n'est pas par diplomatie, ni par bienfaisance, mais bien par conviction qu'il nous faut développer ces contacts personnels auxquels les deux parties ne peuvent que gagner. Et nos „jeunes“ le sentent très nettement.

Multiplions aussi les rapports d'homme à homme entre Suisses allemands et Suisses romands. Soit que nous conservions nos individualités régionales, soit que nous réalisions une synthèse (qui est, elle aussi, une individualité), nous avons à apprendre les uns des autres. — Le fait d'avoir souvent relevé les défauts des Welsches me donne le droit de faire ici une remarque qui est à leur avantage. Je le fais d'autant plus volontiers que l'observation n'est pas de moi et que je ne m'y suis rallié que peu à peu, par l'expérience de ces derniers temps. Un homme d'Etat, qui occupe à Berne une place éminente, me disait, bien avant la guerre : „Quand on parle toujours de la turbulence des Welsches et du calme des Suisses allemands, on s'arrête trop à la surface. Sans doute le Welsche réagit avec vivacité ; il a des écarts fréquents, mais ce ne sont là, en quelque sorte, que les échappements d'une soupape de sûreté ; au fond, le jugement persiste clair et net ; au moment décisif, c'est la raison qui demeure maîtresse. Chez le Suisse allemand, la passion est plus primitive, plus violente, mais sa manifestation est entravée par des obstacles divers (Hemmungen) ; de là, le calme apparent ; pourtant la passion s'accumule, et quand elle déborde, elle déborde en torrent.“ Depuis la guerre la justesse de cette observation m'est apparue de plus en plus. Chez des intellectuels qui semblaient la pondération même, j'ai vu des explosions de colère, dont le spectacle était attristant. Faut-il s'étonner de rencontrer le même phénomène chez des ouvriers dont l'équilibre économique est si gravement compromis par la guerre ? Et d'autre part les Welsches n'ont-ils pas contribué à cet ébranlement de toute autorité ? A des critiques justifiées, ils ont mêlé des accusations inconsidérées ; il en est résulté une insécurité générale. Et si les Welsches se sont ressaisis au moment critique, ils n'en ont pas moins travaillé à rompre les digues du torrent.

Puisque nous en sommes à cet examen de conscience, la revue

Wissen und Leben ne doit-elle pas y participer pour son compte? Il me souvient qu'en 1908 la *Gazette de Lausanne* publia un article intitulé: „La revue des mécontents“ où nous étions pris à partie. Mais nous ne nous sommes pas contentés de signaler le mal; nous avons toujours essayé d'en trouver les causes et le remède. Et voici la conclusion à laquelle ont abouti tous ceux qui, depuis onze ans, ont collaboré sincèrement à cette revue: *il faut nous délivrer du matérialisme!*

Quand un système s'est vidé de toute sa force créatrice, la crise est inévitable; il ne faut pas trop la redouter; il ne faut surtout pas la nier, ni y remédier par des palliatifs tout extérieurs. Il n'y a qu'un remède, un seul: c'est un retour aux grandes vérités morales, une renaissance de l'être intime dans une nouvelle conception des buts de la vie. Il faut que le „pourquoi“ de nos actes, il faut que notre raison d'être et le souci de notre dignité humaine dominant entièrement le „comment“ des moyens. Si tu crois, mon frère, aux lois inexorables de la matière, alors laisse-toi glisser comme une épave au torrent; mais si tu crois à un avenir de justice et de liberté grandissantes, alors saisis le gouvernail et brave les flots!

En août 1914, alors que la ruée allemande semblait irrésistible, plusieurs me demandèrent: „Pourquoi vous obstinez-vous à croire à la victoire française?“ J'ai répondu: La stratégie, la balistique, toutes les sciences militaires et bien d'autres encore me sont inconnues, mais je sais que la France, aujourd'hui, lutte pour le Droit. Hors du Droit, l'humanité n'aurait plus de mission, plus de raison d'être. Le Droit suscitera des énergies insoupçonnées: il soulèvera le monde; le matérialisme s'écroulera dans la brutalité même de la force.

Pourquoi notre peuple ferait-il exception? Quelles que soient ses fautes, il est encore essentiellement sain; hésitant aujourd'hui, il retrouvera sa voie sitôt que des chefs oseront lui donner un idéal. Ces chefs surgiront à l'heure voulue.

C'est la foi, telle qu'elle se dégage de l'histoire et du tréfonds de la conscience. Sans foi, la vie n'est plus qu'un fardeau, une besogne toujours répétée et peu propre. Par la foi, la vie est une création incessante.

LAUSANNE

E. BOVET